

La télévision et les professeurs

Évelyne Hery

MCF D'HISTOIRE
UNIVERSITÉ DE RENNES-II

Le rapport des enseignants à la télévision n'est qu'un pan de l'histoire de l'expérience télévisuelle à l'école et il est vrai que la mémoire qui en survit dans l'institution est celle où obstacles mentaux et barrages matériels cumulaient leurs effets pour rendre les nouvelles technologies suspectes aux enseignants. Aujourd'hui, ni l'environnement ni les acteurs ne sont les mêmes ; des politiques de formation et d'équipement ont été lancées à grande échelle. Cette fois, l'école française se réconciliera-t-elle avec la modernité ?

« Il est temps d'envisager aussi lucidement que possible l'utilisation pédagogique des outils nouveaux. Personne, à moins de s'aveugler volontairement, ne peut écarter une réflexion sur ce sujet : il paraît d'ores et déjà certain que, d'une manière ou d'une autre, le développement technique ne sera pas sans répercussions sur notre travail. »

Cet avertissement aux lecteurs, contenu dans l'éditorial du numéro 90 des *Cahiers pédagogiques*, daté d'avril 1970 et intitulé « Moyens techniques et pédagogie », pourrait servir aujourd'hui de piqure de rappel. Si le numéro était consacré au circuit fermé de télévision, l'évolution des technologies d'information et de communication a posé de façon continue, et pose encore, la question de leur utilisation pédagogique. Nous nous proposons ici de mettre en perspective les débats actuels en revenant sur les positions que, dans le passé, les enseignants ont adoptées à l'égard de la télévision.

Une attente très forte

Dans les années 1960 l'enseignement a vu poindre un défi nouveau, celui de la télévision. Fait de société dans la mesure où de nombreux foyers font alors l'acquisition d'un téléviseur, la télévision est utilisée, au sein de l'institution scolaire, comme une des techniques nouvelles de l'enseignement, prenant en quelque sorte le relais de la radiophonie scolaire et proposant comme celle-ci dans un premier temps essentiellement des émissions ponctuellement exploitables, programmées par la radiotélévision scolaire (RTS). Des enseignants, le plus souvent favorables au renouvellement de la pédagogie, mettent alors la télévision à profit comme outil complémentaire ou/et illustration des connaissances qu'ils dispensent, voire, dans le second degré, moyen de développer le sens critique. Responsables de la formation civique de l'élève, des professeurs inscrivent à leurs fonctions celle de former le futur téléspectateur, en lui apprenant à lire l'image et à canaliser l'information du message audiovisuel. La lecture des images projetées sur petit écran fait alors partie des apprentissages méthodologiques du travail sur documents. En conséquence, tout un travail est conduit, par exemple en français et histoire-géographie, pour mettre au point des grilles d'analyse de l'image novatrices. Ce n'est cependant qu'avec l'équipement en magnétoscope que les potentialités de la télévision sont véritablement exploitées. La palette des diffusions s'élargit au-delà des émissions scolaires et des ressources qu'offrent les circuits fermés de télévision pour la petite vingtaine d'établissements qui en est dotée en 1970. Avec le temps, l'équipement vidéo participe alors à l'évolution des pratiques enseignantes, son utilisation pédagogique incitant les maîtres à s'interroger sur les objectifs et les contenus de leur enseignement, comme en témoignent les nombreuses expériences et les rapports officiels publiés dans les années 1990.

À côté de ces aspects positifs qui n'ont émergé que lentement, puisqu'en 1997 le numéro de *Télescope* « Éduquer à la télévision » portait le constat qu'« au terme de trente ans d'initia-



tives nationales ou locales, l'école n'a pas réussi à définir ni exercer sa mission vis-à-vis de la télévision », l'usage qui a été fait de la télévision dans les années 1960 en histoire et géographie – deux disciplines où l'on attendait beaucoup de son utilisation, comme en témoigne l'enquête sur la documentation de septembre 1957 qui la mentionne parmi « les sources audiovisuelles » – montre assez bien les paradoxes de l'introduction d'un nouveau média dans l'enseignement. On rappellera en effet que l'équipement des foyers français dans les années 1960 a complexifié la question, dans la mesure où la télévision a produit, de 1953 à la fin des années 60, un nombre important d'émissions historiques, dramatiques dont la plus suivie était, de 1956 à 1966, *La caméra explore le temps* ou films de montage pour l'histoire du *xx^e* siècle. Parallèlement, bien des programmes, les actualités, les débats, voire les jeux, mobilisaient des références au passé.

Un monde clos, un monde extérieur

Très tôt, les termes du problème sont posés. D'une part, on a un objet extérieur à l'école, symbolique de la civilisation des loisirs. Or, à cette époque, les rapports de l'école – et *a fortiori* du secondaire qui n'est pas encore vraiment démocratisé – et du monde extérieur sont des rapports complexes, souvent assez conflictuels. L'école reste un monde clos où n'entrent pas les passions du siècle, ses violences et ses plaisirs. D'autre part, comme les outils précédemment introduits dans l'enseignement, la question la plus importante que soulève l'entrée de la télévision dans le monde de l'école est celle de la place de l'enseignant. Ainsi les

L'école restait un monde clos où n'entraient pas les passions du siècle.

professeurs d'histoire sont-ils conduits à se situer par rapport à un phénomène de civilisation qui offre aux élèves des images de la réalité humaine et sociale qui télescopent celles de leur propre enseignement. La télévision, en tant que productrice d'histoire, concurrence le professeur sur le terrain où il est censé être le plus utile et excellent, celui de donner aux élèves le goût de l'histoire, d'en susciter l'intérêt, parce que l'image filmique crée de façon plus efficace que la parole un effet de réalité et de vérité. L'inquiétude grandit donc parmi les enseignants qui s'interrogent sur la division des rôles entre le professeur et la télévision, dans des formes assez proches de celles des années 1930 marquées par la promotion de la radio et des disques en langues vivantes. Mais, cette fois, le combat leur paraît beaucoup plus inégal, voire perdu d'avance. Le succès de l'histoire télévisée auprès du grand public, contrastant avec l'image austère que ce dernier garde souvent de l'histoire scolaire, ne manque pas d'aviver l'opposition de la majeure partie du corps professoral qui ne reconnaît guère d'autre culture que la culture livresque.

Cet exemple est significatif des positions envers l'utilisation des outils technologiques que, durant plusieurs décennies, les instituteurs et professeurs ont adoptées, en vertu d'une conception de leur métier qu'on qualifiera de classique. En désaccord avec les orientations ministérielles ou n'ayant pas l'intention de modifier leur pédagogie, ils ont ignoré ces nouveaux instruments de travail. Il est vrai qu'ils trouvaient dans les obstacles que leurs collègues plus motivés rencontraient de quoi conforter leur attitude. Les bilans qui ont été dressés de l'expérience télévisuelle à l'école ont en effet mis en exergue les diffi-

À cette époque, les rapports de l'école – et a fortiori du secondaire qui n'est pas encore vraiment démocratisé – et du monde extérieur sont des rapports complexes, souvent assez conflictuels.

cultés majeures que, « sur le terrain », les contemporains n'avaient cessé de souligner et dont les *Cahiers pédagogiques* de la fin des années 1960 portent, par exemple, la trace.

L'insuffisance de l'équipement

Les établissements scolaires ont été mal lotis. Rarement équipés de rideaux noirs et d'appareils de projection en nombre suffisant, ils ne répondaient pas aux exigences de la « nouvelle » pédagogie et plus d'un enseignant s'est livré à un véritable parcours du combattant pour trouver une salle disponible ou du matériel en état de marche. La section régionale de la Société des professeurs d'histoire et géographie de Toulouse soulignait ainsi, dès 1958, le divorce croissant entre les circulaires et l'indigence des moyens matériels et s'indignait qu'aucun texte officiel ne fût publié sur l'allocation des crédits nécessaires à l'équipement préalable des salles. Dans ces conditions, le plan pour l'aménagement du quartier d'histoire-géographie dans les établissements, présenté à la commission d'étude et des moyens de l'enseignement de l'Institut pédagogique national (IPN, ex-INRP), était considéré comme relevant de la science-fiction. Or, la même pénurie frappait l'enseignement primaire puisqu'en 1970, selon l'estimation de M. Brunswic, chef de la division des applications expérimentales à l'IPN, sur soixante mille écoles primaires, 8 000 étaient équipées d'un téléviseur.

L'absence de formation

Les enseignants ont estimé ne pas avoir été initiés aux méthodes modernes que l'institution prônait et la protestation s'est exprimée sur le plan syndical, comme le montre la lecture de *L'Université syndicaliste*, organe du SNES, et lors des stages régionaux organisés par l'inspection générale et dans les associations professionnelles. Ainsi, la Société des professeurs d'histoire et de géographie de l'enseignement public, réunie en assemblée générale le 11 novembre 1966, demande-t-elle « *que des stages d'information pratique et d'expérimentation très brefs mais intensifs permettent aux professeurs volontaires de se mettre au courant des techniques et de l'utilisation des appareils* », les professeurs ayant déclaré à la réception des documents de la Documentation française et de l'Institut pédagogique national éprouver « *le sentiment de sans-logis à qui l'on offrirait une démonstration d'appareils électroménagers* ». Or, sans formation technique et pédagogique, les enseignants n'ont guère exploité que la fonction illustrative des émissions télévisées.

De dysfonctionnement en dysfonctionnement, l'incommunicabilité entre l'administration et les praticiens s'installait. La première imputait le déficit d'audience des programmes produits par la RTS à la frilosité pédagogique des maîtres, les seconds à l'incurie du Ministère. L'opération de la télévision éducative qui s'avérait coûteuse mettait surtout en évidence l'immobilisme du cadre et de la culture scolaire dominée par des logiques disciplinaires.

Ces dernières années, les débats provoqués par l'utilisation pédagogique de la télévision ont trouvé, avec les TICE, une certaine résonance. La question des moyens, l'insuffisance de la formation, la lourdeur des programmes représentent toujours pour les praticiens des obstacles lourds. Le manque de reconnaissance de l'institution, alors que le moindre travail informatique un peu élaboré requiert du temps, continue de peser. Mais le contexte est sensiblement différent. La télévision a surgi dans l'enseignement dans un moment de transition pour la société française et pour le système éducatif qui, tous deux, restaient empreints de tradition. Ce qu'on appelait l'« école parallèle » faisait alors partie des nouvelles données de l'éducation et, à ce titre, provoquait chez les enseignants, comme on l'a vu, le sentiment d'être dépossédés de leur mission. Aujourd'hui, les technologies les plus sophistiquées font partie intégrante du quotidien. Les maîtres qui voyaient l'audiovisuel et l'informatique comme des sous-cultures quittent la scène. Ceux qui y entrent sont de plain-pied dans l'univers numérique.

Les TICE, outils de connaissance active

La différence essentielle réside cependant dans l'outil lui-même. La télévision transmet des images et des messages, comme le maître, et Piaget avait déjà mis en garde contre le risque de remplacer le verbalisme du mot par le verbalisme de l'image (et de l'audiovisuel). Les TICE placent enseignants et apprenants sur un autre terrain, permettant aux premiers de produire leurs propres outils pédagogiques et de renouveler leur démarche et aux seconds d'être acteurs de la construction de leurs savoirs dans des situations d'interactivité individualisées qui leur demandent de résoudre des problèmes, rechercher, trier l'information, évaluer leurs résultats. Le rôle des TICE à l'école est d'être des outils de connaissance active, ce que les usages de la télévision n'ont rendu possible que dans des cas limités. C'est la condition nécessaire à ce qu'elles réussissent là où la télévision à l'école a échoué, donner à tous les élèves les mêmes clés d'accès aux savoirs et à l'expression. ●

« ... le sentiment de sans-logis à qui l'on offrirait une démonstration d'appareils électroménagers. »